



**HAL**  
open science

# Les "affordances" des événements: des sons aux événements urbains

Anthony Pecqueux

► **To cite this version:**

Anthony Pecqueux. Les "affordances" des événements: des sons aux événements urbains. Communications [EHESS], 2012, 90, pp.215-227. <10.3917/commu.090.0215>. <halshs-00715915>

**HAL Id: halshs-00715915**

**<https://shs.hal.science/halshs-00715915v1>**

Submitted on 9 Jul 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Manuscrit auteur : Anthony Pecqueux, 2012, « Les affordances des événements : des sons aux événements urbains », *Communications* n° 90 (« Les bruits de la ville », dirigé par A. Pecqueux).

*Anthony Pecqueux*

## LES AFFORDANCES DES EVENEMENTS : DES SONS AUX EVENEMENTS URBAINS

« Peut-on dire de l'action sociale qu'elle est guidée ou contrôlée par la perception ? Il n'est pas fréquent que la perception soit prise en compte dans l'analyse sociologique de l'action. »<sup>1</sup> Ce constat dressé par Louis Quéré en 1999 reste largement valable, voire généralisable à la plupart des sciences sociales. Tout continue à se passer comme si la condition sensible des individus (pourtant postulée dans la plupart des modèles disponibles sous la thématique du caractère incarné, corporel de l'agir) ne représentait pas une dimension importante des transactions entre un agent et son environnement, et des agents entre eux. Quand les questions perceptives entrent en jeu, c'est le plus souvent comme élément d'un arrière-plan culturel plus vaste (cf. l'anthropologie ou l'histoire des sens), mais très rarement comme un élément de l'action proprement dite, comme un élément à même de l'expliquer au moins en partie.

Dans cet article, nous suivrons dans un premier temps la piste des liens entre perception et action, en essayant progressivement d'inclure l'action sociale dans le questionnaire. Dans un second temps, une « solution » sonore sera proposée à ce problème du lien entre perception et action sociale. Plus justement, le sonore y figure moins comme une solution que comme un embrayeur vers des situations intersensorielles liées à des événements dans l'environnement : des situations plus riches car plus dynamiques, et plus riches car mettant également en jeu des significations sociales. Il ne s'agira donc pas d'isoler le sonore mais de montrer ce à quoi il contribue à donner accès, qui sera mis à l'épreuve de la catégorie descriptive d'*affordance*<sup>2</sup> des événements.

### *Vers une perception située*

L'analyse des activités perceptives et des facultés sensorielles a connu plusieurs évolutions au XXème siècle qui sont de première importance pour leur appréhension par les sciences sociales. Un mouvement décisif de ce point de vue correspond, dès la fin du XIXème siècle, à l'essor de la Psychologie de la Forme (*Gestaltpsychologie*). En toute généralité, selon ses tenants<sup>3</sup>, la perception est un processus qui saisit immédiatement des formes, c'est-à-dire des totalités (à l'instar de la mélodie, perçue comme telle et non comme une somme de différentes notes) ; qui implique un certain commerce entre un sujet et un objet, sans qu'il soit nécessaire d'établir a priori une hiérarchie entre l'un et l'autre ; et enfin qui inclut nécessairement la perception d'une signification (au moins celle de la forme perçue).

Outre ces traits généraux, l'un des aspects les plus importants de cette école est d'avoir ouvert la voie à diverses conceptions qui s'en sont plus ou moins directement inspirées pour relancer la réflexion sur la perception. Ces dernières ont en commun de sortir la perception de la passivité (avec l'attitude contemplative comme horizon) dans laquelle elle a été longtemps cantonnée, pour l'ancrer dans la vie ordinaire et chercher à la penser comme une authentique activité. Autrement dit : ces conceptions rejettent l'internalisme – la perception comme colloque intérieur du sujet –, pour proposer diverses formes d'externalisme.

Un premier dialogue des plus fructueux avec la Psychologie de la Forme a été impulsé par Ludwig Wittgenstein, dont les conceptions sur la perception ont été largement discutées<sup>4</sup>. Par rapport à la Psychologie de la Forme, Wittgenstein s'est principalement attaché à insister sur

la composante sémantique de l'expérience perceptive : « C'est – et ici je m'oppose à Köhler – bel et bien une signification que je vois »<sup>5</sup>. Cette dimension de la signification est essentielle pour le lien entre perception et action, on y reviendra.

D'autres représentants de l'école d'Oxford (ou philosophie du langage ordinaire) ont particulièrement travaillé les questions perceptives. Notamment Gilbert Ryle, dans son important travail contre l'intériorisme de l'esprit<sup>6</sup>, où il montre que, comme beaucoup d'autres choses, les sensations ne sont pas des états mentaux (« aucune nécessité d'ériger des théâtres privés », p.341). Les mots en rendant compte (e.g. : dire d'un objet qu'il est vert ou amer) sont au contraire utilisés comme des descriptions de « faits publiquement vérifiables concernant les objets courants » (p.338). John Langshaw Austin développe également une théorie de la perception fondée sur l'argument de l'ordinaire<sup>7</sup>. Il cible une des théories dominantes alors, la théorie des *sense data* (ou données sensibles), selon laquelle je ne vois pas une girafe mais une tâche colorée de jaune et de marron. Pour Austin, cette façon d'appréhender les expériences sensorielles n'est pas valide dans la mesure où elle n'a aucune correspondance dans le langage ordinaire, dans nos habituels jeux de langage sur les expériences sensorielles.

Un second dialogue primordial avec la Psychologie de la Forme vient de la phénoménologie et de son insistance sur le caractère incarné (au sens fort) de notre être-au-monde, principalement dans la phénoménologie merleau-pontienne. Pour lui, les questions sensibles, perceptives sont centrales pour ce qui concerne le commerce du sujet dans/avec le monde, médiatisé par le corps : « Mon corps n'est pas seulement un objet parmi tous les autres objets, un complexe de qualités sensibles parmi d'autres, il est un *objet sensible* à tous les autres, qui résonne pour tous les sons, vibre pour toutes les couleurs »<sup>8</sup>.

Quasi-contemporain de Merleau-Ponty, James Gibson a développé une approche complémentaire de la perception, qualifiée d'approche écologique, et qui est également fondée sur un dialogue constructif avec la Psychologie de la Forme – à partir de laquelle il propose son argument central des *affordances* (cf. *infra*). Cette approche prolonge voire explicite<sup>9</sup> la perspective merleau-pontienne d'un acteur incarné en insistant sur son point de vue mobile sur le monde, et en décentrant le point de vue : en dessaisissant l'acteur percevant de sa priorité hiérarchique, et en imposant de prendre en compte le système formé par les interactions entre organisme et environnement (c'est ainsi qu'il faut entendre le qualificatif d'écologique). Ainsi, pour Gibson, la perception visuelle est tout à la fois le résultat du système « œil-tête-cerveau-corps », et du caractère « mobile » du point de vue actionné sur/dans le monde<sup>10</sup>.

Ces aperçus très généraux visent à tracer les contours d'un certain mouvement de pensée qui s'est progressivement mis en place. C'est dire qu'il n'est pas question de recenser toutes les différences, voire les disputes qui peuvent confronter ces auteurs. Le but est plutôt de souligner la perspective ouverte par ce mouvement sur l'analyse de la perception, à savoir que cette dernière apparaît alors :

- comme un phénomène public, donc partageable, donc descriptible, du fait qu'elle ressort du registre de l'action ;
- comme impliquant le corps, jusque dans la mobilité dans/selon laquelle elle s'exerce au quotidien (à nouveau, l'attitude contemplative, immobile, n'est pas le cadre de référence) ;
- comme impliquant de manière égale l'environnement, la perception devenant alors la « modalité originaire de la relation d'un vivant à son milieu »<sup>11</sup> ;

- mais qui ne saurait se réaliser sans engager une composante sémantique : en somme, ce mouvement a trait à ce qui est désigné comme « perception directe », à savoir un processus unitaire incluant la perception de significations<sup>12</sup>.

Mais il s'agit en outre d'un mouvement de pensée qui n'a que rarement (voire pas du tout, pour certains auteurs) posé la question de l'éventuelle portée sociale de la perception, ou pour le moins intersubjective. Or, chercher à inclure la perception dans la chaîne de la compréhension de l'action sociale implique quelque chose de plus, pour un terme comme pour l'autre de la relation en jeu : organisme et environnement. Du côté de l'organisme, il faut compter avec les différences qui traversent nécessairement les agents : différences sociales, culturelles, de genre, d'âge, mais aussi de croyances, habitudes, savoirs, pratiques, attentes, normes, etc. Ces différences ne sauraient rester sans effet sur les significations perçues. Du côté de l'environnement, il s'agit de ne pas le limiter à ses objets, architectures et paysages, mais plus généralement de l'envisager aussi comme « l'environnement socio-culturel »<sup>13</sup> qu'il ne saurait ne pas être : c'est-à-dire réglé selon certaines institutions sociales et contribuant à les régler. Ces institutions sont elles-mêmes fondées sur et fondent les différences entre agents qui viennent d'être listées : d'où le caractère circulaire, donc non hiérarchisé, de la relation entre organisme et environnement définissant la perception.

Cette précision essentielle revient à adopter en quelque sorte la réponse de Wittgenstein, que Christiane Chauviré qualifie de « contextualisme extrême »<sup>14</sup>, à l'une de ses questions lancinantes : « Qu'est-ce que comprendre une phrase musicale ? ». Cette réponse, marquant la perspective fondamentalement anthropologique du second Wittgenstein, consiste à ne pas se limiter à la compréhension de la musique en général, mais à y inclure nécessairement « les concepts de jeu de langage, de culture, de vie »<sup>15</sup>. Bref, la perception n'est pas seulement située dans l'*hic et nunc* d'une relation entre un organisme et un environnement, dans la mesure où ceux-ci sont eux-mêmes situés dans des organisations sociales, des formes de vie dont ils ne peuvent se défaire.

### ***L'approche écologique de la perception : la question des événements et des sons***

Ces premiers éléments ont permis d'établir en quel sens il peut être intéressant pour les sciences sociales de prendre à bras-le-corps le type d'enquêtes auxquelles conduit la notion de perception située. Il importe désormais de présenter plus avant l'approche écologique de la perception, dans la mesure où l'argument central de cet essai, les affordances des événements, en est dérivé.

Cette approche a été progressivement mise en place dans les années 1960 et 1970 par James Gibson à partir de ses travaux en psychologie de la perception (humaine et animale, essentiellement visuelle). De manière générale, Gibson interroge le système formé entre, d'une part, la teneur sensible d'un environnement, la façon dont ce dernier se présente voire s'impose aux agents ; et d'autre part, la façon dont ces agents, en évoluant parmi/avec un environnement, cherchent à profiter de ses invitations d'actions, à s'en isoler ou s'en rendre maître – la façon dont ils cherchent ainsi à remodeler leur environnement sensible en y agissant. Il est par conséquent question de la dynamique originale par laquelle les ambiances sensibles à la fois façonnent et sont façonnées par les agents. La notion centrale de cette approche, soutenant tout l'édifice ou presque (dans la mesure où cette notion justifie le parti pris d'une perception directe, c'est-à-dire sans passer par des représentations), est celle d'*affordance*. Elle recouvre ce qui est désigné ci-dessus comme teneur sensible de l'environnement, à savoir tous les éléments de l'environnement susceptibles d'être saisis par l'organisme en vue d'une action. Selon Isaac Joseph, une affordance est « à la fois une prise et une invite, la disponibilité dans l'univers perceptif »<sup>16</sup>. L'origine de cette notion est

explicitement rapportée à la Psychologie de la Forme ; Gibson reprend d'ailleurs à Kurt Koffka l'exemple de la boîte aux lettres comme exemple parlant d'affordance : la perception de la boîte aux lettres invite à (permet de, etc.) poster une lettre<sup>17</sup>.

Par rapport à l'approche de Gibson et à notre cadre d'enquête, deux principales objections<sup>18</sup> ressortent ; selon nous, elles sont étroitement liées l'une à l'autre. D'une part, dans sa théorie générale de la perception, Gibson ne s'appuie presque que sur la perception visuelle : c'est elle qui fonde la théorie. D'autre part, s'il souligne avec insistance la nécessité de prendre en compte la mobilité de l'organisme pour comprendre la perception (ainsi la boîte aux lettres se précise-t-elle au fur et à mesure que je m'en approche et/ou que je change de perspective), il néglige la tout aussi importante mobilité de l'environnement, de ses affordances. L'hypothèse proposée ici est que c'est précisément son intérêt dominant pour la perception visuelle qui a conduit Gibson à négliger ce qu'il appelle les « *affordances* des événements »<sup>19</sup> (p.102), souvent issues de prises sonores, au profit d'affordances plus fixes. C'est la différence entre, toujours, la boîte aux lettres, qui faisait partie du mobilier urbain avant que je ne la rencontre du regard, alors que j'ai une lettre à poster ; et une sirène dont le bruit s'approche et me signale, en tant qu'automobiliste, non seulement la survenue d'un événement dans mon environnement, mais aussi la nécessité de me ranger sur le côté pour laisser passer un véhicule d'urgences.

Avant de présenter plus en détail cet exemple (qui pourrait être un exemple-type des affordances des événements), un détour par d'autres tenants de l'approche écologique de la perception devrait permettre de convaincre du bien-fondé du lien proposé entre les deux objections à Gibson. Tout d'abord, il existe au moins une seconde tradition au sein de cette approche ; elle s'est développée en léger décalage par rapport à celle de Gibson, autour de Robert Shaw et ses collègues. Elle s'en distingue principalement par son insistance sur les événements, en tant qu'ils provoquent une « *attensity* », c'est-à-dire la « *prégnance* perceptuelle d'une affordance, sa probabilité que l'attention se porte sur elle »<sup>20</sup>. En somme, ils se sont attachés à mettre en évidence le lien nécessaire entre perception et événement, jusqu'à plaider pour que ce dernier soit considéré comme primordial dans l'analyse de la perception : « L'environnement de n'importe quel organisme est dans un processus dynamique ; c'est pourquoi la plus petite unité significative pour l'analyse écologique doit être un événement plutôt qu'un simple stimulus, un objet, une relation, une configuration géométrique, ou toute autre construction dont l'essence peut être capturée dans des termes statiques »<sup>21</sup>. Cette précision de taille est quasi-absente chez Gibson, pour qui c'est essentiellement l'organisme qui est mobile dans l'analyse, et pas nécessairement l'environnement.

Une seconde piste intéressante dans le courant de l'approche écologique de la perception est issue des rares travaux s'étant spécifiquement portés sur la perception auditive, en l'occurrence les premiers travaux de William Gaver. Il s'est attelé à appliquer le cadre conceptuel de Gibson à des cas de perception auditive, et à en faire ressortir ainsi certaines spécificités. Le long extrait ci-dessous montre bien à la fois le décalage introduit par une telle approche (par rapport aux travaux dominants jusqu'alors sur la perception auditive), et sur quels types de spécificités perceptives est susceptible d'ouvrir l'analyse des sons :

« Imaginez que vous vous promeniez de nuit sur une route et que vous entendiez un son. D'un côté vous pouvez faire attention à sa hauteur et à sa force, et aux façons dont elles changent progressivement. Vous pouvez vous concentrer sur le timbre du son, vous demander s'il est dur ou doux, clair ou sourd. (...) Ce sont ces formes de phénomènes perceptuels qui intéressent la plupart des psychologues traditionnels qui travaillent sur le son et l'écoute.

D'un autre côté, alors que vous vous trouvez sur la route, il est possible que vous ne vous mettiez pas du tout à écouter le son en lui-même. Au lieu de cela, vous êtes susceptible de remarquer que le son est produit par une automobile avec un moteur puissant. Votre attention est susceptible d'être attirée par le fait qu'elle s'approche à grande vitesse dans votre dos. (...) C'est un exemple d'écoute quotidienne, l'expérience d'écouter les événements plutôt que les sons. La plupart du temps, notre expérience d'écoute du monde est du type de l'écoute quotidienne : nous nous occupons de l'écoute des choses qui se passent autour de nous, d'écouter lesquelles sont importantes à éviter et lesquelles peuvent nous offrir des possibilités d'action »<sup>22</sup>.

On comprend mieux en quoi les deux arguments présentés par Gaver d'un côté (argument de la perception auditive), et par Shaw et ses collègues de l'autre (argument de la perception des événements), sont liés. D'une part, il n'est pas question de dire que les événements sont uniquement sonores ou n'engagent que la perception auditive, mais que dans de nombreuses et fréquentes situations, la perception d'un événement en tant que tel est issue de prises sonores – que ce sont souvent les sons (bruits de klaxons, sirènes, moteurs, etc.) qui forment les premiers indices de la survenue d'un événement dans l'environnement, et d'autant plus dans un environnement urbain où les sollicitations sensibles sont quasi-permanentes. D'autre part, si le but reste bien de faire place à la perception dans la chaîne de la compréhension d'une action sociale, à nouveau la question de l'événement est de première importance. Toutes les perceptions ne donnent certes pas lieu à un enchaînement de circonstances ou de comportements qu'il serait possible de qualifier comme « action sociale », mais seulement certaines d'entre elles ; et parmi ces dernières, sont souvent en jeu des perceptions d'événements, en tant que source de commentaires, ajustements, et autres pratiques. Or, de ce double point de vue, de nombreux auteurs s'étant intéressés à la perception auditive ont établi des positions concordantes : à savoir, la nature événementielle des sons, et le type de posture impliquée par celle-ci vis-à-vis de ceux qui sont exposés aux sons, une posture invitant à l'action<sup>23</sup>.

### *Les affordances des événements*

Pour le moment, nous avons cherché à montrer l'intérêt d'une approche en termes de perception située, plus précisément l'intérêt d'une approche écologique de la perception. C'est ainsi que s'est progressivement imposée une double dimension (événements / sons) par laquelle la thématique des bruits de la ville redevient centrale, et pour laquelle est proposée un outil descriptif spécifique : les affordances des événements.

Pour plusieurs raisons, le débat selon nous ne doit pas porter sur le médium sensoriel par lequel passe l'affordance (sonore vs. visuel), mais bien sur le type d'objet sur lequel porte la perception. C'est pourquoi l'insistance est placée sur la notion d'événement, qui englobe les idées de mobilité de l'affordance et d'activité qui en est à l'origine (vs. les affordances des choses, ou affordances fixes). Tout d'abord, il n'est pas question de créer une nouvelle hiérarchie perceptive, en privilégiant la perception auditive (qui aurait été longtemps négligée, dominée par la vision...). Ensuite, il n'y a guère de sens à parler d'affordances sonores (sauf en ce qui concerne les non- ou malvoyants<sup>24</sup>) – pas plus qu'à parler d'affordances visuelles. Les affordances, en tant que sollicitations, mettent en éveil tout le corps, tout l'appareil perceptif. Il est donc plutôt question d'affordances issues de sollicitations sonores (on entend plus un klaxon qu'on ne le voit) – tout comme la boîte aux lettres est avant tout une sollicitation visuelle. *In fine*, les sons ici ont plutôt une valeur de porte d'entrée descriptive, pour envisager de quelle(s) manière(s) nécessairement intersensorielle(s) la perception intervient dans des situations sociales. Dit autrement : souvent, l'audition en situation nous

projette plus directement au cœur d'un événement que la vision, mais il est bien question d'une plongée intégrale des agents, de tout leur corps et de tous leurs sens. L'objet d'enquête devient alors la plongée intercorporelle et intersensorielle dans l'espace public.

Pour récapituler, parler d'affordances des événements, c'est non seulement se situer dans un cadre général selon lequel les perceptions sont des accomplissements situés – de véritables actions –, mais en outre prendre la mesure du fait que certains événements font plus que s'imposer à notre attention. En effet, ils s'imposent également à nos activités présentes, c'est-à-dire occasionnent une forme de réorganisation de nos activités, depuis l'évitement d'un obstacle (comme après l'audition d'un coup de klaxon) jusqu'à des réorganisations plus subtiles, moins mécaniques.

Enfin, parler d'affordances des événements en contexte urbain, c'est en quelque sorte prendre pour toile de fond le cadre brossé par Erving Goffman dans *Les relations en public* (spécialement le chapitre « Les apparences normales »), à savoir l'oscillation « entre deux états radicalement différents, la tranquillité et la mobilisation »<sup>25</sup>. Ces états figurent une forme d'échelle de notre présence à l'espace public : de notre façon de nous y inscrire en visant le plus souvent la tranquillité, c'est-à-dire en veillant à ce que les apparences soient et restent normales, donc en étant prêt pour la mobilisation. Ce cadre atteste de ce que Goffman appelle « la vulnérabilité de la vie publique » (p. 309), selon laquelle n'importe quel événement dans son environnement est susceptible de mobiliser l'agent social, son attention comme ses activités, jusqu'à ce qu'il soit possible pour lui de retourner dans un état de tranquillité.

Reprenons l'exemple de la sirène déjà évoqué pour illustrer les affordances des événements, plus riche que celui de la voiture à éviter que prend Gaver (cf. *supra*). Il situe bien la façon dont le sonore (les événements) nous pren(nent) et peu(ven)t occasionner nos actions, tout en impliquant une diversité de réponses possibles – contrairement au seul évitement vis-à-vis de la voiture. En effet, le bruit de la sirène fonctionne bien comme une affordance au sens de Gibson : non seulement il contient des informations (la survenue d'un événement alentour), mais en outre il invite à une action (se ranger sur le côté ou ne pas s'engager sur une voie prioritaire pour laisser passer un véhicule d'urgences). Décrire ce type de bruit en tant qu'affordance d'un événement est d'autant plus pertinent quand on considère, en creux, les cas silencieux (donc : des « non-événements ») des vélos et des voitures électriques<sup>26</sup> : ils rendent difficile voire problématique la coordination avec les autres unités véhiculaires de la ville tant il peut être malaisé de les anticiper.

L'exemple des reconnaissances auditives des sirènes de secours introduit d'autres dimensions ; 1/ déjà, une spécificité sonore dans la saisie des événements, l'effet Doppler : une même sirène est perçue comme un son (plutôt) aigu quand elle s'approche, et (plutôt) grave quand elle s'éloigne. 2/ Ensuite, un tel bruit implique certains éléments proprement socioculturels d'un environnement urbain, par lesquels les habitudes, attentes et normes sociales font pleinement partie de la perception et de la situation. En effet, la perception (par une sirène « aiguë ») d'un véhicule de secours approchant enjoint l'automobiliste à se ranger sur le bas-côté de la chaussée ; voire, la reconnaissance exacte de l'urgence peut susciter la participation d'un passant à proximité, du fait de ses compétences propres (médecin, policier, pompier, secouriste, etc.). Et si je me range sur le bas-côté, ce n'est pas (seulement) par réflexe d'auto-préservation (comme dans le cas du coup de klaxon), mais bien parce que je fais partie d'une société dans laquelle un tel bruit a une signification précise, qui m'oblige. 3/ L'exemple de la sirène montre encore en quoi la prise dans les événements urbains, si elle peut être d'abord auditive, est essentiellement intersensorielle en situation : l'audition d'un véhicule de secours approchant est le plus souvent suivie d'une exploration visuelle visant à confirmer sa

localisation (*e.g.* : un regard dans les rétroviseurs), voire d'un freinage afin de réduire la sensation de vitesse.

### *Le cas des auditeurs-baladeurs*

On perçoit dès lors mieux la richesse des affordances des événements : elles ne se contentent pas de suggérer des tableaux fixes au sein desquels je peux puiser opportunément l'un ou l'autre élément ; elles m'embarquent, me prennent dans des situations qui sont potentiellement des situations pleinement sociales. Cela dit, un écueil à éviter dans ce type de posture a trait à un certain behaviorisme, et les exemples présentés jusque maintenant n'en éloignent pas forcément. C'est pourquoi il reste à décrire des affordances des événements occasionnant des activités qui leur soient liées de façon moins mécanique.

Nos récents travaux<sup>27</sup> ont été consacrés à une ethnographie des auditeurs-baladeurs, ces personnes qui écoutent de la musique avec des oreillettes lors de leurs déplacements urbains, et qui ainsi se placent délibérément dans une situation de dépaysement perceptif. Le dépaysement est à l'origine auditif (ne pas entendre exactement les mêmes choses que les autres membres de l'espace public), mais il va jusqu'à contaminer en partie les autres expériences sensorielles du fait qu'elles sont en quelque sorte « esthétisées », car réalisées en musique. Voire, jusqu'à contaminer les activités : nombreux sont les auditeurs-baladeurs à souligner une expérience de la marche différente avec ou sans musique. Plus largement, ces individus représentent une des figures de l'usager contemporain des espaces publics urbains, pris dans plusieurs mondes à la fois (plutôt que retiré dans une sphère privée) : à la fois dans le monde partagé de l'espace public, et dans celui de ses activités solitaires en public (lecture, téléphonie, jeux, Internet, etc.). L'enjeu devient alors la capacité à maintenir ces divers engagements, à assurer leur réussite respective : *e.g.*, réussir son trajet urbain, mais aussi sa conversation téléphonique.

Dans ce cadre d'engagements, d'activités multiples, les affordances des événements sont des prises particulièrement importantes. Nous avons ainsi décrit la prégnance, pour les auditeurs-baladeurs, en situation, des prises sonores saillantes comme un coup de klaxon. Elles leur fournissent parfois l'affordance nécessaire afin d'éviter une collision, dans la mesure où l'écoute musicale ne leur permet pas toujours d'entendre des prises sonores plus discrètes (dans ce cas : le bruit d'un véhicule approchant), qui leur auraient fait anticiper l'événement.

En outre, nous avons cherché à mettre en évidence des réorganisations des activités plus subtiles. Ainsi, lorsqu'un agent est absorbé dans l'écoute musicale pendant son trajet en transports en commun, il va régulièrement se saisir de prises dans son environnement pour s'ancrer dans l'espace public partagé, et (au moins) vérifier le maintien de la normalité de ses apparences (dans la mesure où un changement aurait pu lui échapper lors de son absorption dans l'écoute musicale). L'exemple le plus récurrent d'une telle prise au cours de nos observations ressort précisément des affordances des événements, à savoir les arrêts des véhicules en station. Une telle affordance est graduelle et intersensorielle : depuis l'audition des bruits de frein, jusqu'à la sensation de ralentissement puis d'arrêt du véhicule ; en passant par la vision des voyageurs s'approchant de la sortie, puis la vision du nom de la station sur les panneaux signalétiques ; en passant encore par l'audition du signal sonore d'ouverture automatique des portes, ou de l'annonce vocale du nom de la station. Ces événements représentent alors autant d'occasions pour « lever les sens » des activités absorbantes en cours (écoute musicale et/ou lecture, etc.), se repérer dans son trajet, jeter un coup d'œil ou d'oreille alentour, observer les changements dans l'occupation du véhicule, voire se préparer à le quitter, etc.

Le modèle général est celui de la torsion sensorielle<sup>28</sup>, où perception et action sociale sont imbriquées. Une focalisation première sur l'écoute musicale (voire d'autres activités simultanées); un événement dans l'environnement provoque une autre focalisation perceptive; il s'ensuit soit un retour à la focalisation initiale, soit une réorganisation de la distribution de l'attention et des activités en fonction des effets de l'événement.

### **Conclusion**

On saisit ainsi l'intérêt des affordances des événements pour décrire certaines situations urbaines dans lesquelles la perception joue un rôle important, et souvent d'abord la perception auditive dans la mesure où elle signale des activités, des effets, bref la survenue d'un événement. L'autre apport d'un tel instrument descriptif est d'achever de décentrer de la vision; on l'a dit, l'audition y est tout autant prépondérante, mais aussi d'autres sensations ou perceptions, comme celle du mouvement, de la vitesse, en somme de tout ce qui est mobile, non-fixe: de tout ce qui est actif dans l'environnement. Enfin, les affordances des événements permettent d'inclure dans l'appareillage descriptif des situations les différences entre les agents, à l'instar de l'écoute de musique à travers le téléphone portable en mode haut-parleur: signe de provocation sonore quand elle est brandie à tue-tête par des représentants des classes populaires racisées dans les transports en commun, elle devient un vecteur positif de sociabilité juvénile quand un groupe d'étudiants l'utilise comme accompagnateur de ses conversations sur les pelouses publiques l'été<sup>29</sup>.

C'est en ce sens qu'un tel outil d'une part contribue à rendre un tableau plus dynamique des situations dans lesquelles nous sommes embarqués au quotidien. Et d'autre part, qu'il peut représenter une première pierre en direction d'une analyse approfondie de la façon dont la perception intervient en propre dans l'action sociale, contribue à donner tout leur sens à certaines interactions.

Anthony PECQUEUX

Chargé de Recherche CNRS, Ambiances Architecturales et Urbaines – CRESSON, Grenoble  
[anthonypecqueux@yahoo.fr](mailto:anthonypecqueux@yahoo.fr)

---

<sup>1</sup> Louis Quéré, « Action située et perception du sens », in Michel de Fornel, Louis Quéré (dir.), *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1999, p. 301.

<sup>2</sup> Ce terme, parfois traduit en français par « prise », a été forgé par le psychologue de la perception James J. Gibson (*The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1979) afin de rendre au mieux la façon dont il concevait le couplage possible entre perception et action. Ce nom joue avec deux sens du verbe *to afford*: à la fois offrir et fournir; ce double sens, qui n'existe pas en français, nous incite à privilégier le terme anglais. En somme, l'affordance d'un objet renvoie à sa capacité à ou sa disponibilité pour suggérer, rendre possible un usage dès sa perception.

Voir, pour une généalogie précise des origines et usages du terme, Simone Morgagni, « Repenser la notion d'affordance dans ses dynamiques sémiotiques », *Intellectica*, n° 55, 2011, p. 241-267

<sup>3</sup> Et à partir du compte-rendu qu'en fait Gilbert Simondon: *Cours sur la perception (1964-1965)*, Chatou, Editions de la Transparence, p. 88sq.

<sup>4</sup> Outre le « Voir comme », Wittgenstein a développé de nombreux exemples liés à la perception auditive, spécialement musicale – reprenant d'ailleurs souvent l'exemple de la mélodie chère à la Psychologie de la Forme. Voir d'une manière générale: Christiane Chauviré, *Ludwig Wittgenstein*, Paris, Ed. du Seuil, 1989 – spécialement les pages 168-188 consacrées à « La signification: une physiognomie ».

<sup>5</sup> *Remarques sur la philosophie de la psychologie (vol. I)* (1980), Mauvezin, TER, 1989, p.183 (§ 869).

<sup>6</sup> Gilbert Ryle, *La notion d'esprit* (1949), Paris, Payot, 2005.

<sup>7</sup> John Langshaw Austin, *Le langage de la perception* (1962), Paris, Vrin, 2007.

<sup>8</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 273.

---

<sup>9</sup> Selon Jeff Coulter et E.D. Parsons, ils partagent implicitement « une profonde appréciation de l’ancrage des yeux dans le corps et du corps dans l’environnement » (p. 213). « Praxéologie de la perception : orientation visuelles et action pratique », in Jean-Paul Thibaud (éd.), *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*, Grenoble, A la croisée, 2002, p.213-239.

<sup>10</sup> James J. Gibson, *op.cit.*, p. 61 & 43.

<sup>11</sup> Renaud Barbaras, in Gilbert Simondon, *op.cit.*, p. ix.

<sup>12</sup> Louis Quéré, *op.cit.*, p. 311.

<sup>13</sup> *Id.*

<sup>14</sup> Chistine Chauviré, *op.cit.*, p. 186.

<sup>15</sup> *Id.*, p. 185.

<sup>16</sup> Isaac Joseph, « Le nomade, la gare et la maison vue de toutes parts », *Communications*, n°73, 2002, p.161.

<sup>17</sup> James J. Gibson, *op.cit.*, p. 138-9.

<sup>18</sup> De notre point de vue ; son œuvre a été très largement discutée et l’est encore, à la mesure de son importance. Pour les sciences sociales, on se reportera essentiellement aux travaux ethnométhodologiques ; voir, par exemple, les articles déjà cités de Quéré d’une part, et de Coulter et Parsons d’autre part.

<sup>19</sup> *Id.*, p. 102.

<sup>20</sup> Robert Shaw, Michael Turvey, William Mace, « Ecological Psychology : The Consequence of a Commitment to Realism », in Walter Weimer, David Palermo (dir.), *Cognition and The Symbolic Processes* (vol.2), Hillsdale, Lawrence Erlbaum, 1982, p. 204.

<sup>21</sup> Robert Shaw, Michael McIntyre, William Mace, « The Role of Symmetry in Event Perception », in Robert MacLeod, Herbert Pick (dir.), *Perception. Essays in Honor of James J. Gibson*, Ithaca / London, Cornell UP, 1974, p. 279.

<sup>22</sup> William Gaver, “What in the world do we hear? An Ecological Approach to Auditory Event Perception”, *Ecological psychology*, 5 (1), 1993, p.1-2.

<sup>23</sup> Pour un développement plus précis sur cette question, voir Anthony Pecqueur, « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés*, n°22, 2012 [à paraître]. La nature événementielle des sons est établie chez Roberto Casati et Jérôme Dokic (*La philosophie du son*, Nîmes, J. Chambon, 1994) : les sons, « à la différence des couleurs ou des formes, sont normalement perçus et reconnus comme des événements et possèdent un aspect dynamique constitutif » (p. 6). Déjà, John Dewey (*L’art comme expérience* [1934], Pau, Farrago, 2005), voire dans un autre registre Mikel Dufrenne (*L’œil et l’oreille*, Montréal, Ed. de l’Hexagone, 1987), donnaient de semblables pistes de lecture, en insistant sur leur conséquence en termes d’action, de posture agentive pour ceux qui y sont exposés : « Car les sons sont toujours des effets : effets du choc, de l’impact et de la résistance des forces de la nature (...) Le son nous incite directement à un changement immédiat, car il traduit un changement » (Dewey, *op.cit.*, p. 278-9).

<sup>24</sup> Cf. Marc Relieu, « Les catégories dans l’action. L’apprentissage des traversées de rue par des non-voyants », in Bernard Fradin, Louis Quéré, Jean Widmer (dir.), *L’enquête sur les catégories. De Durkheim à Sacks*, Paris, Ed. de l’EHESS, 1994, p.184-218.

<sup>25</sup> Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, Paris, Minuit, 1973, p. 307.

<sup>26</sup> Voir notre présentation dans ce volume.

<sup>27</sup> Il s’agit d’une enquête basée sur la filature ethnographique de dix auditeurs-baladeurs au cours de trois de leurs trajets quotidiens en musique dans la région parisienne. Cf. notamment : Anthony Pecqueur, « Les ajustements auditifs des auditeurs-baladeurs. Instabilités sensorielles entre écoute de la musique et de l’espace sonore urbain », [Ethnographiques.org](http://Ethnographiques.org), n° 19, 2009 ; « Embarqués dans la ville et la musique. Les déplacements préoccupés des auditeurs-baladeurs », *Réseaux*, n° 156, 2009, p. 49-80.

<sup>28</sup> Transposée des travaux de Emanuel Abraham Schegloff sur la torsion corporelle : 1998, « Body Torque », *Social Research*, vol. 65 n° 3, p. 535-596. Cf. Pecqueur, « Les ajustements auditifs... » *op.cit.*

<sup>29</sup> Voir notre présentation dans ce volume.

## Résumé

A la recherche d’une façon de faire entrer la perception dans la chaîne de la compréhension d’une action sociale, cet article explore la piste d’une approche écologique de la perception. Y ajoutant la prise en compte de la perception auditive, et plus largement de la perception des événements, il propose un outil descriptif destiné à mieux rendre compte des situations urbaines dans lesquelles nous sommes pris au quotidien : les affordances des événements.

## Abstract

Looking for a way to include perception in social action comprehension, this paper follows the track of ecological approach to perception. It adds to this approach the questions aroused by auditory

---

perception, and more widely by events perception. Then, it propounds a descriptive tool in order to better account for urban situations with which we daily deal : events affordances.

**Mots clés**

Perception / Action sociale / Affordances / Événements / Environnement urbain

**Keywords**

Perception / Social action / Affordances / Events / Urban environment